par une autre cause qu'il est plus difficile de faire disparaître, parce qu'elle tient à l'amour-propre. C'est ce que tout le monde veut faire de la colonisation, et à son point de vue encore, sans songer que cette division dans l'action est une cause de faiblesse.

Le manque d'ensemble de tous ces projets formés isolément et de tous ces efforts séparés ralentit le progrès de ce grand travail national, et affaiblit les ressources en les divisant et en les appliquant sans ordre sur un trop grand nombre de points.

Le trésor public est seul appelé à fournir les moyens nécessaires à l'ouverture de toutes ces nouvelles voies, et la conséquence qui en résulte est que, ne pouvant satisfaire dans une mesure convenable à toutes ces exigences, les voies de communication sont imparfaitement ouvertes et finissent souvent par disparaître, soit par suite de l'incurie de ceux qui sont proposés à leur entretien, soit encore parce qu'on finit par s'apercevoir qu'elles sont inutiles. En outre, ces exploitations isolées font perdre l'avantage des routes vicinales, qu'une grande agglomération de colons réussit à ouvrir petit à petit, mais que des groupes isolés n'ont pas les moyens d'entreprendre.

De plus, en considérant, ainsi que je viens de le mentionner, que le trésor public est seul appelé à fournir les argentés nécessaires pour cet objet, on se convaincra d'avantage de la nécessité de systématiser l'ouverture des voies de communications de manière à ce qu'elles produisent un plus grand bien, en secondant des efforts combinés dans un but d'ensemble et d'utilité générale.

Ces idées, je le sais, ne sont point nouvelles, mais elles ont besoin d'être répétées afin de faire disparaître, autant que les circonstances pourront le permettre, une des plus grandes causes qui entravent le progrès de la colonisation. Il n'est pas hors d'approprios de mentionner ici que si ce mal existe, on en trouve aussi trop souvent l'origine dans l'exercice d'un patronage irrégulier.

Mode de distribution de l'octroi.

En vue d'adopter, autant que possible, dans la colonisation ce nouveau mode pour l'ouverture de nos grandes artères de voirie, j'ai cru devoir limiter, autant que j'ai pu le faire, l'emploi des \$25,000 mises à la disposition de ce département, pour en réunir le plus possible à la somme qui sera octroyée par la législature en 1864, pour ce service au Bas-Canada.

L'époque à laquelle l'octroi de ces \$25,000 a été fait l'automne dernier étant défavorable pour en faire avantageusement l'appropriation, à cause de la brièveté des heures de travail et aussi à cause des pluies fréquentes à cette saison, je décidai d'en employer le moins possible, si ce n'est pour l'ouverture de quelques chemins d'hiver d'absolue nécessité, et pour faire terminer des ponts déjà commencés, ou pour faire couper les bois nécessaires à la construction de nouveaux ponts et pour leur charroi sur les chemins d'hiver, ainsi que Votre Excellence pourra le voir, par le rapport ci-joint de M. DeLabruère.

Les balances de cet octroi, réunies à celui qui sera demandé pour 1864, seront plus utilement et plus avantageusement dépensées durant le printemps et l'été de 1864, alors que les jours seront plus beaux et plus longs et que la terre sera plus propre à être travaillée.

Des efforts et une sage administration de ces argentés composeront, je l'espère, le retard que la colonisation a subi en conséquence du défaut des subsides et des divers changements politiques qui arrêtent souvent, pendant un certain temps, le développement de projets utiles, dont l'accomplissement exige toujours plusieurs années d'un travail constant et d'une direction uniforme.

Exploration du lac St. Jean.

Une exploration coûteuse a été faite pour s'assurer de la possibilité d'ouvrir un chemin entre Stoneham ou ses environs et la rivière Métabetchouan ou ses environs.

Messieurs Neilson et Hamel, qui ont dirigé cette exploration, ont fait rapport que le chemin projeté serait praticable, et ils en recommandent l'ouverture comme devant être utile aux colons du Haut Saguenay; mais ils constatent en même temps que sur tout son parcours le sol est impropre à toute culture, excepté à ses deux extrémités.

Cette dernière opinion exprimée par MM. Neilson et Hamel est, en outre, corroborée par celle d'une personne dont la compétence en cette matière est reconnue par tout le monde, je veux parler de J. Perrault, écrivain, M. P. P. Ce monsieur, par un motif patriotique, dont ses compatriotes doivent apprécier le mérite, n'a pas craint de s'associer aux fatigues et aux périls de l'expédition pour s'assurer par lui-même des conditions du sol entre Tewkesbury et les approches du lac St. Jean, en même temps